

amoncellements de marchandises de toute espèce : ballots variés, tonneaux pleins d'œufs, cages de volaille, montagnes d'oignons et de melons d'eau, etc. Mon père avait dans sa poche sa nomination ministérielle au poste de commandant de la place d'Oran, et il croyait descendre dans la maison affectée à son service. Elle était occupée par le commandant intérimaire, le colonel Barthélemy, et je ne sais à la suite de quelle intrigue, la nomination de mon père n'ayant pas été confirmée par le gouverneur général, cet officier conserva son poste. On offrait à mon pauvre père, en guise de compensation, le commandement de la place de Mostaganem. Il ne l'entendait pas de cette oreille-là, et il ne se rendait pas compte que, si Oran était une place plus importante, il y serait perdu au milieu de fonctionnaires militaires plus élevés que lui, tandis qu'à Mostaganem il serait le premier, le seul en vue, son maître, pour ainsi dire. Il ne pouvait pas se douter surtout que là il allait enfin, par une action d'éclat qu'on ne pourrait pas lui contester cette fois, décrocher ce grade de colonel qu'il mit seize années à atteindre.

L'habitude héréditaire de porter l'épée lui faisait croire qu'on dénoue toutes les difficultés avec cet instrument, et peu s'en fallut qu'il ne rendît son collègue personnellement responsable du déni de justice dont il était l'objet. Il céda pourtant aux supplications de sa mère, qui lui proposa de repartir elle-même, après quelques jours, pour Paris afin de faire dans les bureaux les démarches nécessaires. Et, après bien des allées et venues, notre famille, échouée, reçut un billet de logement qui l'envoya chez un Juif de la rue Napoléon. Ce Juif, pour nous céder deux petites chambres sans cheminée, dut entasser son mobilier et ses enfants dans un rez-de-chaussée humide. Un peu plus tard, on nous trouva une maison arabe où nous nous installâmes sommairement.

Je laisse à penser si j'ouvrais de grands yeux au spectacle extraordinaire qui s'offrait à moi. Oran portait encore le cachet que les Espagnols lui avaient imprimé, pendant deux cents ans d'occupation. Un ravin la coupait en deux : sur sa rive droite, le quartier de la marine, seul habitable ; sur sa rive gauche, au pied de la montagne de Santa-Cruz, couronnée par un fort à moitié démantelé, la vieille ville mauresque complètement détruite par un tremblement de terre. Entourée d'une chemisette de murailles, la ville était défendue du côté de la mer, d'abord par le Château-Neuf, magnifique forteresse espagnole où logeait et où loge encore le commandant de la province, et qui contient en outre de grands établissements militaires ; puis, par les forts étagés de la Môle et de Saint-Grégoire. Du côté de la terre, elle était couverte à l'ouest par le fort Saint-Philippe et à l'est par le fort de Saint-André, qui fermait l'accès du ravin. Au delà des murailles, des blockhaus ; puis une plaine immense d'où émergeait la Montagne des Lions et que bornaient à l'horizon les monts de Thessala. Dans cette plaine, des palmiers nains et des aloès, avec de loin en loin les taches blanches du sel, déposé par l'eau évaporée d'un lac qu'avait laissé la mer. Oran contenait une population espagnole considérable mélangée aux Français. Beaucoup de Juifs et de Juives et peu d'Arabes, appartenant aux tribus alliées des Douairs et des Smélahs, campées contre les murs de la place, et imparfaitement garanties par les blockhaus contre l'agression de nos ennemis communs, et en particulier des Gharrabas.

Le jour, c'était dans les rues mal entretenues un grouillement bruyant d'hommes et de bêtes de somme, transportant dans des outres l'eau potable, puisée dans le ruisseau du ravin. La nuit, c'étaient les cris répétés de : « Sentinelle, prenez garde à vous ! » qui se répétaient le long des murailles, et que soulevaient de

temps à autre des coups de feu tirés contre les factionnaires. Pour un garçon habitué aux horizons restreints des cours du collège Rollin, il y avait de quoi regarder et de quoi écouter. Aussi je regardais de tous mes yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles ; et, quand je n'étais pas dans les rues à suivre les soldats, j'étais blotti dans un coin à boire, pour ainsi dire, les récits de guerres et de combats que les anciens compagnons d'armes, retrouvés par mon père, venaient lui faire. Ils en avaient à raconter, car, à l'époque où nous arrivâmes à Oran, ils ramenaient d'une expédition sur Mascara leurs troupes épuisées, déguenillées, boueuses, malades, qui remplissaient les rues de la ville et ne contribuaient pas peu à ajouter au désordre extrême qui y régnait. Cette campagne de Mascara dont je vis la fin avait eu pour but de venger un échec très grave subi par le général Trézel, d'abord le 28 juin, dans la forêt de Muley-Ismaïl, et les jours suivants, dans le marais de la Macta, formé par le confluent de deux rivières : le Sig et l'Habra. Cet échec et les bruits continuels d'évacuation, favorisés par l'opposition que rencontra au Parlement français notre établissement en Algérie, avaient grandi le prestige d'Abd-el-Kader qui rêvait de devenir le maître absolu du peuple arabe, constitué en nation, et dont notre politique semblait encourager les ambitions. Nous ne pouvions pas rester sous le coup d'un pareil insuccès. Mascara apparaissait comme la capitale de l'Émir. On résolut une expédition sur Mascara.

Le gouverneur général, le maréchal Clausel, la commanda en personne. Et pour qu'elle eût plus d'importance, le Prince royal vint de France, afin de commander une des deux divisions engagées. L'autre était sous les ordres du général d'Arlanges, commandant de la province d'Oran. Enfin le général Oudinot, fils du maréchal de l'Empire, avait demandé à y prendre part, afin

de venger la mort de son frère, colonel du 2^e chasseurs d'Afrique, tué dans la forêt de Muley-Ismaïl, en chargeant à la tête des lanciers de son régiment.

La lourde colonne, embarrassée de ses bagages, parvint sans trop de difficultés jusqu'à Mascara qu'elle trouva déserte. L'Émir en avait fait partir les habitants et demantelé les maisons. Il fallut revenir, et le retour fut presque désastreux. L'automne était pluvieux. On choisissait de préférence cette saison, pour ne pas exposer les soldats aux chaleurs de l'été. Les troupes sans abri, sans bois pour faire du feu, couchant dans la boue, furent bientôt dans un pitoyable état. L'Émir, à la tête d'innombrables cavaliers, harcelait sans cesse leur retraite. Il fallait marcher en carrés. Tout homme qui s'écartait de la colonne ainsi formée était invariablement décapité par les Arabes. Le service des subsistances était mal assuré. Il n'y avait pas d'administration militaire, et on traitait avec des entrepreneurs civils qui montraient autant de négligence que de mauvaise volonté. On racontait que le Prince royal lui-même avait dû vivre de figes sèches, tandis que les soldats du train nourrissaient leurs chevaux avec du pain blanc qui moisissait dans leurs voitures. Aussi avait-on vu, pendant cette lamentable retraite, des soldats exténués se faire sauter la cervelle dans le rang, pour échapper à tant de misères et de fatigues. L'état sanitaire était si pitoyable que le Prince royal, atteint d'une violente attaque de dysenterie, avait dû rentrer en France.

Le général Oudinot n'avait donc pas pu venger son frère et il n'avait pas même eu la consolation de retrouver son cadavre. Le colonel avait été enterré sur le lieu de la charge, avec un trompette. On retrouva le corps du trompette et celui du colonel échappa à toutes les recherches. C'est dans cette campagne de Mascara qu'on parla pour la première fois de deux hommes qui

devaient atteindre rapidement les sommets de la hiérarchie militaire : un capitaine de carabiniers au 2^e léger, qui s'appelait Changarnier, et un lieutenant du 47^e de ligne, qui s'appelait Canrobert. Ce dernier donna en cette circonstance une première preuve de cette abnégation et de cette modestie, compagnes ordinaires du véritable héroïsme, qui distinguent sa carrière. Son colonel, le colonel Combes, le proposa pour la croix. « Je suis tout jeune, répondit le lieutenant. Mon capitaine est un vieux soldat qui se battait déjà à Marengo. Donnez-lui la croix que vous me destinez. » Le vieux capitaine fut décoré, et le jeune lieutenant n'eut la croix qu'au second siège de Constantine, alors que, devenu à son tour capitaine et blessé très grièvement lui-même, il reçut entre ses bras, en montant à l'assaut, ce même colonel Combes mortellement frappé par trois balles, qui le traversèrent de part en part. On les rapporta tous deux sur la même civière. Pauvre colonel ! C'était un vieux soldat qui avait eu des déboires dans la carrière. Il attendait que ses trente ans de service eussent sonné pour quitter l'armée. Ils sonnèrent pendant qu'on préparait la seconde expédition de Constantine. « Je ne peux pas m'en aller maintenant, écrivait-il à sa femme, ce serait désertir. Mais je te jure de revenir aussitôt que Constantine sera prise. » Constantine fut prise ; mais Combes ne revint pas !

Je me souviens parfaitement d'avoir vu, à cette époque, le maréchal Clausel, rentrant un jour à cheval à la tête d'un nombreux état-major, au Château-Neuf. C'était un des derniers survivants de la grande épopée impériale, et il apparut à ma jeune imagination le front comme illuminé d'un des rayons de la gloire de l'Empereur. Plus tard, quand j'ai pu établir un jugement personnel sur les hommes et les choses, je me suis rendu compte qu'il n'avait peut-être pas tout ce qu'il fallait pour cette guerre spéciale, qu'il faisait comme s'il eût

eu affaire à des peuples civilisés. Le même jour, sur la porte d'un Juif nommé Ben-Durand, on me montra, assis à l'orientale, vêtu d'un burnous blanc par-dessus son uniforme, et coiffé d'un tarbouch sur ses cheveux longs et noirs, un officier de vingt-neuf ans déjà célèbre. C'était le commandant des zouaves, de Lamoricière, qui avait trouvé son brevet de lieutenant-colonel en revenant de Mascara, où il devait retourner plus tard, comme général et dans des circonstances extraordinaires. Par exemple, un homme qui ne payait pas de mine et qui ne jouissait pas du moindre prestige aux yeux des soldats, c'était le commandant de la province, le général d'Arlandes. Il avait eu un passé bizarre. Émigré, il avait obtenu une sous-préfecture à la première Restauration, et à la seconde, le grade de lieutenant-colonel d'infanterie. C'était un bon soldat, suffisamment instruit, d'une incontestable bravoure personnelle, mais un peu au-dessous de sa situation. Quand il pleuvait, il arborait son képi d'ordonnance par-dessus le bonnet de soie noire qui lui servait pour dormir, et le troupiier, caustique, riait.

Le maréchal Clausel ne resta à Oran que le temps nécessaire pour préparer une expédition sur Tlemcen. Il en partit bientôt avec le 17^e léger, les 11^e, 47^e et 66^e de ligne, le 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le 2^e de chasseurs d'Afrique, plusieurs batteries d'artillerie et des détachements du génie et du train. Il avait pour but de dégager l'agha des Douairs, le général Mustapha-ben-Ismaïl, notre premier allié en Algérie, qui nous resta toujours fidèle et que le grade de maréchal de camp devait récompenser de sa fidélité.

Il faut savoir, pour bien comprendre l'Algérie au moment de la conquête, et pour se rendre compte du génie extraordinaire d'Abd-el-Kader, que les Arabes ont toujours été dans un état de divisions intestines et d'hosti-

lité fratricide, d'ailleurs, soigneusement entretenu par les Turcs, au profit de leur domination. Non seulement les tribus luttèrent les unes contre les autres, mais les grands chefs appartenaient à deux partis implacables : le parti aristocratique et le parti théocratique.

Le parti aristocratique avait fourni ce qu'on appelait les tribus Maghzen, qui guerroyaient au service des Turcs, moyennant certains privilèges. Le parti théocratique, dont les chefs prétendaient descendre du Prophète, avait pour clientèle les sociétés secrètes (les Khouans), les marabouts, les fanatiques. Mustapha-ben-Ismaïl était le chef du parti aristocratique. Abd-el-Kader était devenu le chef du parti théocratique, depuis qu'une légende, habilement répandue par son père Si-El-Hadji-Mahi-Eddin, et non moins habilement entretenue par lui, le représentait comme l'homme indiqué par les prophéties pour ressusciter l'empire arabe. Ils étaient ennemis jurés, et, en venant faire sa soumission à la tête des Douairs et des Smélahs, Mustapha-ben-Ismaïl obéissait autant à sa haine contre Abd-el-Kader qu'à l'habitude contractée par ses tribus de collaborer avec les dominateurs du pays. Aussitôt, Abd-el-Kader à qui le traité des Michels avait reconnu le titre d'Émir, et qui, en vertu de ce traité, prétendait exercer sa domination sur tout le pays arabe non occupé par nous, somma les Douairs et les Smélahs d'avoir à abandonner leurs campements dans les environs d'Oran, possédés par les Chrétiens. Les deux chefs négocièrent quelque temps. Quand l'Émir se crut suffisamment fort, il saccagea les tentes les plus éloignées d'Oran. C'est pour les secourir et punir l'agresseur que le général Trezel avait entamé la campagne de 1835, dont le premier acte s'était terminé par l'échec de la Macta, et le second par la prise de Mascara. Mustapha-ben-Ismaïl s'était emparé de Tlemcen et, bloqué par les contin-

gents d'Abd-el-Kader, il s'y défendait avec une rare énergie.

Le maréchal Clausel, avec les forces considérables dont il disposait, le dégagea sans difficulté et le ramena, lui et ses guerriers, dans la colonne. Mais il eut le tort de reculer devant une opération nécessaire, qui eût consisté à établir des communications entre Tlemcen et l'embouchure de la Tafna, et qu'il imposa au malheureux général d'Arlandes avec des moyens insuffisants. Il eut le tort, plus grave peut-être, de rançonner la population de Tlemcen, composée de Maures et de Coulouglis qui s'étaient empressés de se soumettre et dont Mustapha-ben-Ismaïl, en se gardant de les molester, avait su tirer de précieuses ressources. Lorsque l'armée française fut partie, Abd-el-Kader vint à son tour punir cruellement cette malheureuse population pressurée par nous. Il en résulta que, lorsque plus tard les Français revinrent à Tlemcen, la population entière se sauva, les laissant dans le dénuement le plus absolu.

Pendant que ces événements se passaient, mon père se rongea les poings dans l'inactivité. Le chagrin l'avait cloué sur un fauteuil, sous les étreintes de la goutte. Un jour, de la terrasse où nous le traînions, et d'où l'on découvrait la plaine immense, nous vîmes s'élever, dans la direction de la Montagne des Lions, quelques jets de fumée blanche. C'était le canon; et aussitôt la générale de battre partout dans la ville. A cette époque toutes les provisions venaient de France, toutes, jusqu'au bois de chauffage. Le pays fournissait à peine quelques bœufs vendus par les Arabes qui les avaient volés; et les transports étaient faits par des navires à voiles de commerce qui n'abordaient qu'avec une extrême prudence une côte, toujours battue par les vents et dont leurs capitaines avaient peur. Le bois pour le chauffage des fours de la garnison manquait.

On avait donc commandé une grande corvée, composée d'un bataillon du 17^e léger, de deux escadrons à pied du 2^e de chasseurs d'Afrique et d'une batterie d'artillerie, pour aller au pied de la Montagne des Lions, couper des broussailles qu'on devait rapporter sur les prolonges. Le chef de bataillon qui commandait la corvée, vieux soldat, récemment arrivé de France et peu au courant de la guerre d'Afrique, avait laissé son monde aller à l'aventure, à travers cette plaine qui, de loin, paraissait unie, mais qui était sillonnée de ravins assez profonds pour dissimuler des cavaliers. Les broussailles coupées et les prolonges chargées, la corvée revenait en désordre. Les soldats s'étaient écartés pour chercher des asperges sauvages dont ils étaient friands, lorsqu'un gros de cavaliers de la tribu des Gharrabas, fondant à l'improviste sur cette petite colonne désunie, en compléta le désarroi. Ses soldats eurent la présence d'esprit de se grouper d'eux-mêmes autour de l'artillerie, dont quelques coups de canon mirent l'agresseur en fuite. Il emportait, hélas ! sept têtes de pauvres troupiers, morts pour des asperges. Et, quand la corvée rentra dans Oran, j'eus, pour la première fois, l'horrible vision de sept cadavres décapités, étendus sur les fagots des prolonges.

Quelques jours après, une scène analogue, mais heureusement moins grave, se produisit. Une seconde corvée alla faire du bois, dans les environs de Misserghin. Quelques amateurs de chasse l'accompagnaient. Il faisait du brouillard. Les chasseurs, qui pourtant étaient à portée de voix de la colonne, furent chargés par les terribles Gharrabas. L'un d'eux, un huissier d'Oran, fut tué raide d'une balle en pleine poitrine. Quatre autres furent plus ou moins grièvement blessés, et parmi eux un lieutenant d'état-major, arrivé la veille de France pour faire son stage au 47^e de ligne : M. Gouget-Desfontaines. On le rapporta, le coude fra-

cassé par une balle, et il fallut l'amputer. Je l'ai retrouvé, bien des années après, receveur des finances, et toujours navré d'avoir eu la funeste idée de chasser en touchant la terre d'Afrique. Je crois que c'est ce souvenir qui m'a préservé de la passion et même du goût de la chasse.

Au mois d'avril 1836, le général d'Arlandes se mit en mouvement pour accomplir, avec les seules troupes disponibles de la province, l'opération devant laquelle avait reculé le maréchal Clausel. Il alla à Tlemcen, emmenant un convoi considérable. Il trouva la ville abandonnée, pour les raisons que j'ai dites, et y laissa une garnison de six cents volontaires, tirés des régiments, pourvue des cadres nécessaires et commandée par le capitaine du génie, Cavaignac, qui n'eut pour vivre que les ressources du convoi. Puis, il se mit en route vers l'embouchure de la Tafna. Mais pour y arriver, il dut livrer de sanglants combats, dont il ne sortit vainqueur que grâce à son artillerie et grâce au concours très efficace de Mustapha-ben-Ismaïl et de ses cavaliers. L'un d'eux accomplit un véritable prodige de vigueur et d'adresse en enlevant, à la force du poignet, un jeune maréchal des logis des chasseurs d'Afrique, M. de Staël de Holstein, qui gisait par terre, le cou traversé de part en part par une balle, et en l'emportant, couché en travers sur l'encolure de son cheval.

Parvenu péniblement, avec tout son monde, à l'embouchure de la Tafna et en face de l'île de Rachgoun, le général d'Arlandes se trouva acculé à la mer, bloqué étroitement par les contingents, sans cesse grossissants, de l'Émir et dans une telle pénurie que, pour célébrer le 1^{er} mai, la fête du Roi, les hommes ne reçurent comme gratification qu'un quart de ration de riz. Heureusement, dans un des engagements journaliers qu'il fallait livrer pour n'être pas serré de trop près, le